

là-haut. Je disais bien qu'il ne faut rien négliger. C'est par elle que je trouverai le moyen d'arriver au but.

Au lieu de s'éloigner, Ovide, voulant mettre immédiatement à exécution l'idée qui venait de lui traverser le cerveau, rentra dans la maison de madame Augustine et se dirigea vers la loge du concierge. Le mari était en courses. La femme, comme la portière du quai Bourbon, s'occupait de préparer le déjeuner.

—Excusez-moi, madame, lui dit le faux commissionnaire. J'aurais un petit renseignement à vous demander.

—Quel renseignement, mon brave homme ?

—Pourriez-vous me dire à quelle heure les ouvrières de madame Augustine sortent de l'atelier ?

La concierge sourit en femme qui connaît les "dessous" de la vie parisienne, et qui sait ce que parler veut dire.

—Ce n'est pas pour vous que vous me demandez ça ? fit-elle.

Ovide se mit à rire.

—Vous avez vu la chose du premier coup ! répliqua-t-il. Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir l'œil américain, ma chère dame !

Tout en parlant, il glissait un louis dans la main de son interlocutrice.

—Eh bien, non, ce n'est pas pour moi, reprit-il. C'est une commission qu'on m'a chargé de faire.

La concierge jeta un regard sur la pièce, reconnut qu'elle était en or, et son sourire devint de plus en plus bienveillant.

—Je ne demande pas mieux que de causer, dit-elle.

—C'est ça, causons.

—Il y a chez madame Augustine plusieurs sortes d'ouvrières : les couturières, les demoiselles de magasin, les essayeuses.

—C'est de celles-là que je veux parler.

—Eh bien ! elles sortent à huit heures du soir.

—Sont-elles nombreuses ?

—Elles sont trois, mademoiselle Irma, mademoiselle Reine et mademoiselle Amanda, une brune assez jolie et très coquette, la plus jeune des trois.

—Est-ce celle qui a un signe au bas de la joue, du côté droit ?

—Précisément.

—Et, dans la journée, s'absentent-elles quelquefois ?

—Elles ont une heure pour déjeuner et vont l'une après l'autre, à partir de onze heures au petit restaurant à côté.

—Vous m'avez dit, je crois, que la jolie brune au signe noir se nommait mademoiselle Amanda.

—Oui, mon brave homme, et ça doit être à son sujet que vous venez ici.

—Ça se pourrait. Merci, ma chère dame.

Sachant ce qu'il voulait savoir, Ovide tourna sur ses talons. Tout en le regardant traverser la cour, la concierge pensait :

—Voilà un commissionnaire intelligent et qui doit gagner gros, car on voit tout de suite qu'il a la grande habitude de faire ce métier-là. Il est expédié par quelque gommeux qui veut faire la cour à cette prétentieuse d'Amanda.

Elle en était là de son monologue, quand mademoiselle Amanda elle-même parut au bas de l'escalier, s'arrêta sur le seuil de la loge et demanda :

—Vous n'avez rien pour moi, m'ame Bardet ?

La concierge prit une physionomie malicieuse et répondit par cette question :

—Est-ce que vous attendez quelque chose, mam-selle ?

—J'ai rêvé chien blanc cette nuit, et le livre de "l'Explication des songes" prétend que ça signifie : "bonne nouvelle." Donc j'apprendrai aujourd'hui quelque chose qui me fera plaisir.

Madame Bardet se pinça les lèvres d'un air discret et répliqua :

—Ça se pourrait tout de même. Vous n'avez peut-être pas tort de compter sur votre rêve.

—Vous savez quelque chose ? s'écria la jeune fille.

—Eh bien, oui.

—Qu'est-ce que c'est ? Oh ! qu'est-ce que c'est, ma petite madame Bardet, soyez gentille, apprenez-moi ça bien vite.

—Je sais que, selon toute apparence, vous pour-

riez prochainement avoir des nouvelles de quelqu'un qui s'intéresse à vous.

—On vous a donc parlé de moi ?

—Vaguement.

—Enfin, on vous en a parlé. —Que vous a-t-on dit ?

—On m'a questionnée à votre sujet.

—Qui ça ? Un monsieur chic ?

—Pas celui qui m'a questionnée, mais celui qui expédiait le questionneur l'est certainement.

—Qu'est-ce qu'on vous a demandé ?

—A quelle heure vous sortiez pour aller déjeuner, à quelle heure vous quittiez l'atelier le soir.

—Vous avez répondu ?

—Ce qu'il fallait répondre, et ensuite je vous ai fait mousser de la belle manière.

—Madame Bardet, si mon rêve n'a point menti, s'il m'arrive quelque chose d'heureux, je ne me montrerai pas ingrate. Je vous ferai cadeau d'une montre en or avec sa chaîne.

—Alors, c'est comme si je les tenais.

—Maintenant je cours déjeuner, je suis en retard.

Mademoiselle Amanda, l'esprit hanté par des rêves ambitieux, et bâtissant des châteaux en Espagne, courut à son petit restaurant où la fièvre de l'attente l'empêcha de manger. Amanda Régamy avait vingt-deux ans. Nous savons qu'elle portait la toilette d'une façon ravissante. C'est là seulement ce qui lui valut d'être admise dans la maison de madame Augustine, car il aurait été difficile de trouver une ouvrière plus habile aux travaux de couture. On l'habillait avec luxe afin de mettre en valeur, grâce à l'élégance de sa tournure, les créations de la tailleur en vogue, et on lui avait appris à essayer. Fille d'un ménage d'ouvriers où le mari hantait les assommoirs et où la femme fréquentait les bals de barrière, elle avait grandi dans la rue, comme un enfant presque abandonnée, recevant plus de coups que de caresses, et n'ayant sous les yeux que des exemples déplorables. Absolument dépourvue des principes les plus élémentaires, Amanda n'aspirait qu'à l'oisiveté, au luxe, aux jouissances matérielles. Ce jour-là elle essaya les costumes tout de travers et piqua maladroitement plus d'une cliente en épinglant les retouches. Les minutes lui semblaient longues comme des heures ! Le moment de partir n'arriverait donc jamais !

III

A huit heures moins un quart, Amanda et ses deux compagnes passèrent dans le cabinet de toilette affecté à leur usage, quittèrent les robes luxueuses de madame Augustine et revêtirent les costumes plus simples qui leur appartenaient. Amanda souffrait chaque soir dans son amour-propre en changeant de vêtements. Les toilettes tapageuses lui allaient de merveille et la simplicité ne lui seyait pas, du moins telle était son opinion. Quand elle eut achevé, elle jeta un regard de dépit sur le grand miroir où son image se reflétait et sortit la dernière. Cette fois elle ne s'arrêta point à causer avec la concierge, et gagna la porte de la rue. Là elle s'arrêta et jeta un coup d'œil, à droite et à gauche, sur le trottoir, espérant y constater la présence de quelque jeune gommeux, le gardénia à la boutonnière. Elle n'aperçut qu'un homme de cinquante ans environ, aux cheveux grisonnants, bien mis et d'apparence respectable.

—Ce ne doit pas être celui-là, murmura-t-elle. L'autre est sans doute un peu plus loin.

Et elle se mit à marcher à tout petit pas. Au moment où elle passait devant l'homme aux cheveux gris, celui-ci salua en souriant. Amanda se dit sans trop de surprise :

—Tiens ! tiens ! il paraît que c'est lui. Au fait, il a l'air d'un monsieur cossu, et très comme il faut.

Elle ne rendit ni le salut, ni le sourire mais elle marcha de plus en plus lentement, avec de petits sautilllements prétentieux qu'elle croyait de nature à faire valoir l'élégance de sa démarche. Ovide, que nos lecteurs ont déjà reconnu, donnait à son visage une expression ironique en la regardant manœuvrer.

—Va ! va ! pensait-il en la suivant, manie toi tout à ton aise, ma poulette ! La concierge a certainement parlé. Je te tiens.

Amanda continuait à marcher, s'arrêtant devant les boutiques et jetant derrière elle un regard furtif

pour s'assurer que l'inconnu d'apparence respectable la suivait toujours. Il gardait soigneusement sa distance. La jeune fille alors se remettait à trotter. L'un derrière l'autre ils longèrent la rue de la Paix, les boulevards, prirent la rue du Faubourg-Montmartre et arrivèrent à la rue des Martyrs. L'essayeuse fit halte de nouveau devant un magasin de lingerie. Cette fois Ovide vint se placer à côté d'elle.

—C'est bien à mademoiselle Amanda que j'ai la bonne fortune de parler ? murmura-t-il à son oreille d'un ton insinuant.

La jeune fille regarda son interlocuteur et joua la surprise.

—Oui, monsieur, répondit-elle. Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Ovide répliqua galamment :

—Ceux qui vous admirent sont trop nombreux. Vous ne pouvez les connaître tous.

Amanda rougit d'orgueil en s'entendant ainsi complimenter.

Elle pensa :

—Plus très jeune, cette homme-là, mais bien conservé, et rudement chic !

Puis elle reprit sa marche ; mais cette fois Ovide, au lieu de la suivre, se tenait sur la même ligne.

—La rue des Martyrs est longue et montueuse, par conséquent fatigante, reprit-il. Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous offrir l'appui de mon bras ?

Amanda cru devoir balbutier :

—Pourquoi vous le permettrais-je, monsieur ? Je vous répète que je ne vous connais pas.

—Sans doute, mais je vous connais, moi, depuis longtemps, mademoiselle. Depuis longtemps, j'ai le désir de vous connaître plus encore, mais je suis timide, et jusqu'à ce soir je n'ai point osé vous aborder pour vous le dire.

—Je ne m'explique pas le désir dont vous parlez.

—Il est bien facile à comprendre cependant.

—Pour vous, peut-être, mais pour moi c'est une énigme.

—Trois mots vous en donneront la clef.

—Lesquels ?

—Ceux-ci : "Je vous aime !"

—Vous m'aimez ! répéta l'essayeuse en riant.

Ah ! monsieur, vous me permettrez de n'en rien croire !

—Pourquoi donc ?

—Parce que les hommes disent cela à toutes les femmes.

—Les autres peuvent mentir, moi je suis sincère.

—Alors, si vous m'aimez, monsieur, quelles sont vos intentions ?

—Honorables, mademoiselle, n'en doutez pas.

—Vous seriez bien embarrassé si je vous demandais de m'en donner la preuve.

—Nullement, mais il est difficile, impossible même, d'avoir dans la rue une conversation sérieuse et suivie. Peut-être d'ailleurs n'avez-vous point encore diné.

—Non, monsieur.

—Moi non plus. Eh bien, permettez-moi de vous offrir des huitres, un perdreau et des écrivains. Nous causerons les coudes sur la table.

Amanda se mit à rire.

—Un tête-à-tête ! comme cela ! Tout de suite ! fit-elle.

—Pourquoi non ? Cela n'engage à rien.

—Soit, mais c'est compromettant.

—Point avec un homme de mon âge dont les intentions sont honorables. Acceptez sans hésiter, croyez-moi.

—Me promettez-vous d'être paternel, et rien que paternel ?

—Je vous le jure !

—Eh ! bien, j'ai confiance en vous, j'accepte.

—A la bonne heure ! Où dînerons-nous ?

—Où vous voudrez.

—Alors, entrons là, "au Faisan." Nous n'y serons pas plus mal qu'ailleurs.

Cinq minutes après, Ovide Soliveau et l'essayeuse de madame Augustine étaient installés en face l'un de l'autre dans un cabinet particulier. Nous ne ferons point assister nos lecteurs à ce repas, où il ne se passa rien d'intéressant pour notre récit. Il nous suffira de dire que, fidèle à sa parole, le monsieur aux cheveux gris et aux allures